

**The Project Gutenberg eBook of L'Illustration, No. 1590, 16 Août 1873, by  
Various**

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: L'Illustration, No. 1590, 16 Août 1873

Author: Various

Release date: August 24, 2014 [EBook #46673]

Language: French

Credits: Produced by Régnald Lévesque

\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 1590, 16 AOÛT 1873

\*\*\*

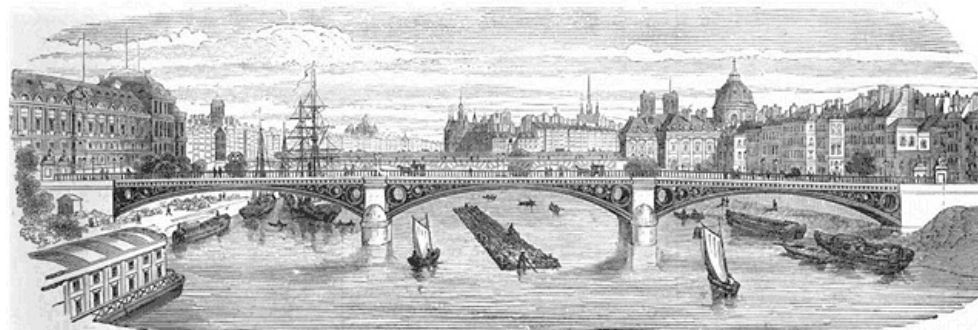
L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

31e Année.--VOL. LXII.--N° 1590 SAMEDI 16 AOUT 1873.

# L'ILLUSTRATION

## JOURNAL UNIVERSEL



DIRECTION,  
RÉDACTION,  
ADMINISTRATION  
22, RUE DE VERNEUIL,  
PARIS.

31e Année.VOL. LXII. N°  
1590  
SAMEDI 16 AOUT  
1873

SUCCURSALE POUR LA  
VENTE AU DÉTAIL  
60, RUE DE RICHELIEU,  
PARIS.

**Prix du numéro: 75 centimes** Abonnements Paris et départements: 3  
La collection mensuelle, 3 fr.; le vol. mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; un an, 36 fr.;  
semestriel, broché, 18 fr.; relié et doré Étranger, le port en sus.  
sur tranches, 23 fr.



**M. ODILON BARROT.--D'après la photographie  
de M. Reutlinger.**

## SOMMAIRE

TEXTE: Histoire de la semaine.-- GRAVURES: M. Odilon Barrot.--  
Courrier de Paris, par M. Philibert L'évacuation: Rentrée des troupes  
Audebrand.--Nos gravures.--La Cage françaises à Nancy.--Événements  
d'or, nouvelle, par M. G. de Cherville d'Espagne: Séville, attaque des  
(suite).--Histoire de la Colonne, par insurgés par les troupes du  
M. Jules Dementhe (premier article).-- gouvernement.--Les Environs de  
Les Théâtres.--Bigarrures Paris; la Grenouillère.--Types et  
anecdotes: l'esprit de parti physionomies d'Irlande: halte de  
(suite).--Le Marchand de coco. paysans irlandais au retour d'une  
fête.--Le Roitelet, composition et  
dessin de Karl Bodmer.-- Le  
Marchand de coco--Rébus.

## HISTOIRE DE LA SEMAINE

### FRANCE.

L'entrevue de Frohsdorf et la *fusion*, pour employer le terme consacré, sont depuis huit jours l'unique objet de toutes les préoccupations, de tous les commentaires de la presse et du public. L'entrevue elle-même a été racontée dans ses moindres détails par les journaux les mieux placés pour avoir les informations les plus précises et les plus exactes. Voici, pour n'en citer qu'un seul, le récit publié par l'*Union*, récit qui concorde, du reste, avec ceux des autres journaux légitimistes:

«En abordant M. le comte de Chambord, M. le comte de Paris déclara ne pas seulement venir saluer en sa personne le chef de la maison de Bourbon, mais reconnaître le principe monarchique dont Monseigneur était, à ses yeux, le seul représentant. Le prince ajouta qu'il apportait l'assurance que Monseigneur ne trouverait, parmi les membres de sa famille, aucun compétiteur.

Cette loyale déclaration donna immédiatement à cette première entrevue le caractère cordial qu'elle devait conserver, et M. le comte de Chambord voulut se rendre le lendemain au palais de Cobourg, à Vienne, chez M. le comte de Paris.

Nous sommes heureux de le constater avec la plupart des journaux: ce grave

événement et les conditions dans lesquelles il s'est produit à toute la valeur d'un fait politique. Ce n'est pas une simple union de famille, c'est l'acte, depuis longtemps désiré par nous, d'un prince affirmant, au milieu de nos malheurs, la nécessité du principe héréditaire dans l'ordre monarchique. C'est un exemple qui, nous n'en doutons pas, sera suivi par ceux dont nous fûmes longtemps séparés et que nous espérons trouver désormais à nos côtés et parmi nous.»

Ainsi donc, l'accord est complet entre les princes, et le principe royaliste n'est plus représenté en France que par une seule famille, réunie tout entière sous l'autorité de son chef naturel. Reste à savoir quelle sera la marche à suivre pour achever entre les deux partis royalistes l'accord dès à présent établi entre leurs représentants et pour former, grâce à la fusion de ces deux partis, une majorité suffisante pour donner à cet accord tous les résultats qu'il comporte en rétablissant la monarchie comme gouvernement définitif du pays.

Le *Soir* a donné à ce sujet tout un programme, presque aussitôt démenti, il est vrai, mais qui pourrait bien, cependant, n'être pas absolument dénué de fondement. Voici, dit ce journal, les informations que nous avons recueillies, dans des cercles politiques généralement très-bien renseignés, sur le plan adopté par les députés de la droite et du centre droit pour arriver à la restauration de la monarchie fusionnée. Nous ne les donnons, bien entendu, que sous toutes réserves:

«Dès à présent,--comme il avait été fait avant le 24 mai,--les trois groupes de l'extrême droite, de la droite et du centre droit ont donné pleins pouvoirs aux membres de la commission de permanence, qui les représentent, pour prendre toutes les mesures nécessaires afin d'arriver au rétablissement de la monarchie.

«L'adhésion de ces trois groupes, d'après les initiés, donnerait déjà 280 signatures; maintenant que la réconciliation est faite entre le comte de Chambord et les princes d'Orléans, il ne s'agirait donc plus que de s'assurer de nouvelles signatures; c'est là, assure-t-on, ce dont on s'occupe en ce moment.

«Une fois que la majorité serait garantie, la commission de permanence--immédiatement après l'évacuation--réunirait l'Assemblée nationale, et là, déclarant que le moment de sortir du provisoire est venu, on prendrait le plus rapidement possible les décisions suivantes:

«1° La monarchie est le gouvernement légal de la France;

«2° Une commission de trente membres est nommée pour rédiger la Constitution;

«3° L'Assemblée nationale se proroge pour deux mois afin de laisser à la commission le temps d'achever son travail;

«4° M. le maréchal de Mac-Mahon continuera à exercer, comme lieutenant-général du royaume, les pouvoirs à lui précédemment conférés.

«Le maréchal se bornerait à notifier immédiatement aux préfets la résolution prise par l'Assemblée, en déclarant que rien ne sera changé dans la façon de gouverner et d'administrer le pays, et ferait appel au dévouement de tous les hommes d'ordre et de tous ceux qui respectent la loi pour maintenir la paix publique.

«La Commission de constitution se mettrait immédiatement à l'œuvre, et alors le comte de Chambord, se trouvant ainsi appelé sans condition par le seul fait du rétablissement de la monarchie, ferait spontanément les concessions auxquelles il s'est refusé jusqu'à ce jour, déclarerait à l'armée qu'elle gardera le drapeau tricolore, et que ce qu'il entend fonder, c'est la monarchie constitutionnelle avec toutes ses garanties.

«Voilà le plan dans son ensemble. Nous ne l'apprécions pas; nous le donnons, bien entendu, sous toutes réserves; mais les informations émanées des groupes légitimistes et orléanistes sont trop concordantes pour que nous puissions négliger de les mettre sous les yeux de nos lecteurs.»

Démentie presque aussitôt que publiée, comme nous l'avons dit, la nouvelle donnée par le *Soir* pourrait bien n'avoir eu d'autre tort que d'être arrivée trop prématurément; elle n'est, en tous cas, pas absolument dépourvue de vraisemblance, et c'est à ce titre que nous avons cru devoir l'enregistrer.

Notons du reste que les journaux orléanistes, tout en affirmant que ce plan d'action est purement chimérique, ne donnent aucune information sur les intentions réelles du parti; répondant à l'article du *Soir* et à cette autre nouvelle que les députés de la droite étaient sur le point de se rendre à

Frohsdorf pour engager le comte de Chambord à faire quelques concessions sur les principes exposés par lui dans ses lettres, le *Français* se borne à ajouter que: «Sans doute, on annonce que les membres importants de la droite ne reviendront pas à Versailles avant d'avoir conféré avec le comte de Chambord; mais on ne croit pas que rien d'important se passe avant la réunion des conseils généraux.

Or, la session des conseils généraux s'ouvre lundi prochain, 18 août, et durera environ quinze jours. Ce serait donc dès la première quinzaine de septembre que, d'après le *Français* lui-même, on pourrait s'attendre à voir se produire «quelque chose d'important».

En attendant, quelques députés de la gauche, dans des lettres adressées à leurs électeurs, publient sur la situation des réflexions qui prouvent qu'ils ne s'en rendent pas un compte bien exact, car ces réflexions sont empreintes d'une confiance peut-être bien optimiste en l'avenir de la République.

Selon M. Marcel Barthe, par exemple, l'Assemblée, quand même elle se considérerait comme ayant le droit de restaurer la monarchie autrement qu'en recourant à des élections générales, ne pourra jamais enfanter une majorité par l'accouplement de la légitimité et de l'orléanisme.

«La doctrine de l'orléanisme, ajoute M. Barthe, est l'opposé de celle de la monarchie légitime, car la révolution de Juillet n'a été qu'une réaction libérale contre l'application des principes professés aujourd'hui par le comte de Chambord.»

### **GRANDE-BRETAGNE.**

La session du Parlement britannique a été close le 5 août par le discours suivant de la reine:

«Milords et Messieurs,

«Je suis maintenant délivrée de la nécessité de vous demander de continuer vos pénibles travaux. En me séparant de vous, je crois que mon premier devoir est de vous remercier de la promptitude toute dévouée avec laquelle vous avez pourvu à la dotation de mon fils, le duc d'Édimbourg, à l'occasion de son prochain mariage. Cette union raffermira, j'en suis sûr, l'amitié qui règne entre les deux empires: l'Angleterre et la Russie.

«Les meilleurs rapports continuent d'exister entre mon gouvernement et toutes les puissances étrangères.

«Je puis vous annoncer que la mission de Zanzibar a été menée à bonne fin; des traités ont été conclus avec Mascate et d'autres États indigènes, qui prendront des mesures pour réprimer avec plus d'efficacité la traite des esclaves à la côte orientale d'Afrique.

«Il m'a été possible de déterminer d'une manière satisfaisante les négociations commerciales que mon gouvernement avait entamées, il y a quelque temps, avec la France. Le traité a été signé le 23 juillet, et, en attendant la ratification, les traités de 1860 ont été remis en vigueur.

«Les deux pays se sont engagés à se traiter mutuellement sur le pied de la nation la plus favorisée, et la taxe différentielle sur le pavillon anglais a été supprimée, D'autres dispositions contenues dans le traité règlent la question des huiles minérales, et aident à l'extension des relations commerciales.

«J'ai également conclu des traités d'extradition avec l'Italie, le Danemark, la Suède et le Brésil; les ratifications de ces deux derniers traités n'ont pas encore été échangées; mais on les a cependant déjà mis en pratique. Il n'y a eu aucune difficulté dans cette démarche finale, et je suis engagée dans des négociations en vue de conventions d'un caractère semblable avec d'autres États de l'Europe et ailleurs.

«Je continue de me préoccuper du soin d'assurer l'effet des clauses du traité de Washington relatives aux réclamations des nationaux britanniques contre l'Amérique et aux intérêts de nos possessions de l'Amérique septentrionale.

«Messieurs de la Chambre des communes, je suis très-sensible à la libéralité avec laquelle vous avez pourvu aux diverses charges de l'État, et grâce à laquelle vous m'avez permis, en même temps, de satisfaire promptement aux obligations qui m'ont été imposées l'an dernier par les arbitres réunis à Genève.

«Milords et Messieurs,

«J'ai remarqué avec satisfaction le progrès que vous avez pu réaliser dans la voie de la diminution des charges publiques en réduisant les droits sur le sucre et l'*income-tax* (impôt sur le revenu) à un chiffre plus bas que cela n'avait pu se faire jusqu'à ce jour.

«L'acte pour l'établissement d'une cour suprême de justice forme un chapitre notable de votre travail persévérant. J'espère que sa mise en pratique en fera apprécier les bienfaits par le pays, au point de vue de l'expédition moins dispendieuse de certaines affaires urgentes qui ressortissent à l'administration de la justice. Ses actes pour l'amélioration de l'éducation (acte de 1870) et pour l'installation des écoles (acte de 1869) tendront, je l'espère, à accélérer, pour le plus grand bien du pays, la diffusion de l'instruction dans la classe moyenne comme dans la classe populaire. L'acte relatif à la régularisation des chemins de fer et des canaux promet de conduire à un système plus harmonieux en ce qui concerne notre réseau national de voies ferrées.

«J'ai sanctionné avec plaisir l'acte relatif à la navigation marchande rédigé par la commission récemment désignée à cet effet.

«Je compte sur une diminution des risques auxquels est exposée la classe des navigateurs.

«Les revenus ont, jusqu'ici, répondu aux estimations, et bien que l'activité du commerce ait été moins considérable dans certaines branches, pour différentes raisons, la situation du pays continue à s'améliorer visiblement. J'ai la confiance que ces résultats et tous les autres bienfaits de la divine Providence trouveront dans nos paroles et dans nos cœurs la reconnaissance qui leur est due.»

## COURRIER DE PARIS

Ceux qui aiment à faire un tour au Jardin des Plantes ont recueilli de ce côté-là une rumeur des plus inquiétantes. On a d'assez mauvaises nouvelles de l'hippopotame. Si l'amphibie n'est pas positivement malade, il est bien près de l'être. On peut le comparer à l'un de ces viveurs du jour dont les élégants du boulevard disent, un soir, en hochant la tête: «Un tel est en train de remercier son boulanger.» L'hippopotame n'a pas de boulanger attitré. Il a bien mieux. Il est l'objet de la plus tendre sollicitude de la part de l'honorable M. Chevreul, directeur général du Jardin. Or, depuis cinq ou six jours, sans se soucier du chagrin qu'il peut causer à l'illustre savant, l'hippopotame s'obstine à refuser toute nourriture.

Quand on va des perroquets aux panthères, on rencontre un vénérable vieillard, pâle, désolé, tout désorienté: c'est justement M. Chevreul. Il se frappe le front comme pour s'interroger.

--Eh! qu'a-t-il donc? se demande-t-il. Que signifie un refus si opiniâtre? Je calme les tigres, j'égaie le zèbre, je parviens à donner de la grâce aux ours. Cet enfant de Sumatra me fera mourir avec la persistance de ses idées noires!

Tout le long de l'établissement, on se creuse la tête. Il s'agit de savoir si ce malaise soudain ne résulterait point de l'étrange climat qu'il fait chez nous cet été, ou bien encore s'il n'y aurait point dans ce cas quelque bouffée de mélancolie causée par le spectacle de ce qui se passe en politique, en littérature ou en industrie. N'oublions pas qu'un très-fin observateur, qui n'est autre que le voyageur Levaillant, a constaté une observation précieuse: il a vu que l'hippopotame a les nerfs d'une très-grande susceptibilité et, par conséquent, une tendance prononcée à l'élégie, comme les Parnassiens.

Dans le premier moment, on avait cherché à combattre l'affection dont souffre le malade en faisant des sacrifices qu'on ne prodigue pas d'ordinaire aux hôtes du Jardin des Plantes. Ainsi deux seaux de glace avaient été jetés dans la bauge où il prend ses bains de chaque jour. C'était une attention délicate. Tout bon cœur s'y serait montré sensible. L'hippopotame n'a pas bougé. On a cherché alors à émousser son appétit. M. le directeur a fait apporter des melons d'eau dont le sujet est toujours si friand; on y a ajouté une corbeille de framboises. Rien n'y a fait. La mélancolie a persisté. Il faudra aller jusqu'aux pêches de Montreuil, peut-être même jusqu'au raisin noir de Malaga. C'est ce qu'a dit M. Chevreul non sans frémir, car enfin c'est beaucoup s'avancer, puisque Malaga est continuellement en état d'insurrection et qu'on n'en fait plus venir du raisin comme on veut.

George Sand passe les vacances en Auvergne, accompagnée des deux petites filles de M. Maurice Dudevant, son fils. Toutes les trompettes de la presse se hâtent d'annoncer le fait dans une fanfare de deux lignes. Il n'en faut pas plus pour rafraîchir l'esprit de ceux qui sont fatigués des stériles préoccupations de la politique. Vous est-il arrivé, un jour, de voir à la devanture de Goupil un crayon déjà ancien de Thomas Couture? L'esquisse faisait pendant à une autre étude représentant la figure de Béranger et retraçait une tête de vieille femme. Un front bombé, assez large, des cheveux encore fort épais mais tout parsemés de fils d'argent et s'échappant autour du cou en boucles assez indociles, un grand œil rond, le nez calme et étonné d'un mouton du Berry, la bouche sensuelle, bienveillante, le menton un peu exigu, rien d'une Corinne de Mme de Staël ni d'un ange fatal de Byron non plus. Telle était l'image de George Sand en 1850, je crois. Vingt-trois ans ont passé sur le monde. L'illustre femme a peu changé. En 1873, c'est encore cette même tête du crayon, un peu plus charnue sans doute, un peu plus marquée aussi, comme disent les comédiens. Nous voilà bien loin de l'admirable portrait qu'a gravé Calomalta vers 1835, une belle tête brune, le visage d'une pâleur mate, le cou reposant sur des attaches aristocratiques, le front très-hardi, éclairé, animé par de grands yeux bien fendus. Tout cela poétisé par une montre de rêverie fort en vogue alors, et égayé par une branche de jasmin de Florence habilement noyée dans les plus beaux cheveux noirs qu'on eût vus depuis ceux de Mme Tallien. Que voulez-vous? tout passe et tout passe vite ici-bas, et pourtant la flamme qui vivifiait cette argile n'a pas cessé de pétiller et de rayonner! Gens d'Auvergne, approchez-vous de la voyageuse; regardez-là de près; causez un instant avec elle, et vous verrez que le temps n'a pas tout enlevé et qu'il reste toujours beaucoup de jeunesse dans cette prodigieuse nature d'artiste.

Dix ou douze beaux vers de Victor Hugo ont suffi pour rendre célèbre dans les deux mondes la petite Jeanne (voyez par exemple l'*Année terrible*). Dans une page, George Sand a parlé de ses deux petites-filles de manière à ce qu'on s'intéresse toujours à elles. Il s'agit d'une chasse aux chenilles faite en décembre 1872, en pleine Vallée-Noire: «Le temps de prendre *Jeannette* une pelle-à-main, et me voilà prête. Vous savez bien tous ce que c'est que *Jeannette*? Non? Si je vous dis que c'est la *boîte de Dillénus*, cela vous paraîtra bien pédant. Je pense comme vous d'avance et j'aime bien mieux ce bon petit nom champêtre que les amateurs de botanique sans prétention ont donné à la boîte de fer blanc peinte en vert qu'ils passent à une courroie et qu'ils portent sous le bras, pour rapporter de la promenade les plantes de quelque intérêt sans qu'elles soient flétries.» (*Impressions et Souvenirs.*)

La botanique, l'entomologie, les plantes, les scarabées, ce n'est pas tout. Attendez: «Mon fils fauche avec dextérité pendant que ses filles, assises sur des souches de chênes coupés, où j'ai étendu mon manteau, déjeunent gaiement...

Après le goûter, on avance dans le bois. Le petit monde trotte à ravir et ramasse mille objets dont il connaît la destination fantastique;

Impossible de comprendre pourquoi les poches se remplissent de pierres et de branches mortes qu'on voit reparaître le lendemain et qui figurent dans les jeux, comme si ces pierres et ces broussailles apportées de la promenade avaient une valeur ou une signification particulière.» Le moment du départ aussi est adorablement décrit, à la manière de J. J. Rousseau. «A peine en voiture, les petites filles s'étendent sur leur banquette. On les enveloppe et, tenant leurs poupées dans leurs bras, elles ne font qu'un somme jusqu'au gîte. Mais quel appétit à dîner et quel bal, le soir, jusqu'à neuf heures!»

George Sand a déjà parcouru l'Auvergne trois ou quatre fois, ainsi qu'on peut le comprendre en lisant *Mlle de la Quintinie*, ce livre qui est peut-être moins un roman qu'un pamphlet. Les beautés étranges de ce pays injustement dédaigné des touristes ont séduit ce grand esprit. Tout le long de la contrée, les ruines forcent le passant à rêver; les souvenirs historiques arrêtent le voyageur comme le monstre de Thèbes arrêtait Œdipe. Suis-je bien renseigné en disant que George Sand va trouver par là le sujet d'un pendant à *Mauprat*, son chef-d'œuvre sans contredit?

L'Auvergne, les Pyrénées, le Jura, tout cela est bien délaissé à présent. Il paraît que la mode exige qu'on donne la préférence aux bains de mer. Allez donc à la mer, surtout s'il y a par là une maison de jeu, une table de trente-et-quarante, une roulette et tout ce qui s'ensuit. À la mer, en ce moment, quelques types à ne pas oublier sont surtout visibles. Entre autres l'homme décoré d'un ordre étranger.

Cet homme est de haute taille, mis avec plus de correction que d'élégance. Redingote verte ou bleue, mais toujours boutonnée jusqu'au menton, de façon qu'on ne puisse pas manquer de voir ce qu'il porte à la boutonnière. Sa

décoration consiste d'ordinaire en un ruban jaune ou ponceau auquel est attaché un animal héraldique quelconque: un éléphant en or, un aigle rose, un léopard en diamant.

Le ruban de l'éléphant produit une très-grande sensation, même à Trouville.

D'où vient cet homme?--Nul ne le sait.--Que sait-on de lui?--Il ne sonne mot.--Que fait-il?--Il ne joue pas, il ne se baigne pas, il ne fume pas, il se promène.--Que veut-il?--Il ne se lie avec personne. Tout son être sue le mystère. Les yeux les plus exercés se trompent sur sa race. Des Allemands disent: «C'est un Slave.» Des Russes: «C'est un Allemand.» Des Français: «C'est un Valaque.» Des Roumains: «C'est un Français.»

On fait de même sur sa position sociale autant de conjectures qu'il a de cheveux sur la tête. Les femmes, pourtant si perspicaces, ne parviennent pas à trouver le mot de l'énigme. Il en est qui murmurent:--«C'est un grand spéculateur.»--D'autres disent:--«C'est un espion.» D'autres:--«C'est un inconsolé.»--D'autres, et même le plus grand nombre:--«C'est le bâtard d'une tête couronnée.»--On aurait plus vite fait de déchiffrer un paquet d'hiéroglyphes.

L'homme à l'éléphant d'or ou à l'aigle rose arrive le premier aux eaux et se retire le dernier. Sa présence aura intrigué la saison toute entière. On entend parfois dire de lui, à voix basse: «Les gendarmes eux-mêmes n'ont pu savoir qui il est.» En dernière analyse, ce n'est pas un éléphant, c'est un sphinx qu'il devrait porter à sa boutonnière.

Il vient de mourir une femme qui a occupé jadis une très-grande place dans le monde parisien. Vous avez deviné que je veux parler de Mme la duchesse Decazes, née de Sainte-Aulaire. Épouse de ce Bordelais délié qui avait été tour à tour le protégé de Mme Laetitia, le favori de Louis XVIII et l'intime de Louis-Philippe, elle s'était de bonne heure écartée de la politique pour ne s'occuper que d'art et de plaisirs mondains. Pendant tout le temps que son mari a été grand référendaire de la Chambre des pairs, c'est-à-dire pendant une quinzaine d'années, elle avait réussi à donner au vieux et morne palais du Luxembourg une physionomie fort animée. Dans son salon, où l'on ne se piquait pas trop de bégueulerie, les poètes, les peintres et les musiciens l'emportaient en nombre sur ce qu'on appelle le grand monde.

Un charmant travers de la duchesse Decazes avait ameuté, un jour, contre elle, on ne sait pourquoi, tout ce qu'il y avait dans Paris d'artisans en épigrammes. Tournant tout d'un coup à l'idylle, Mme la grande référendaire avait établi un chalet suisse dans ses jardins et, au milieu de ce chalet, on apercevait deux jeunes vaches du Charolais qu'elle nourrissait de sa main. Ces deux vaches furent bientôt la fable de Paris. «--Mme la duchesse Decazes fait du beurre», s'écriait Alphonse Karr dans les *Guêpes*.--Non, reprenait Nestor Roqueplan, dans les *Nouvelles à la main*, ce n'est pas du beurre, c'est du fromage.--Mon Dieu, ajoutait H. de Balzac, qui s'occupait déjà des *Jardies*, Mme la duchesse fait du beurre, du fromage et de l'engrais; vous verrez qu'elle fera bientôt des veaux.»--Vous voyez qu'on n'y mettait pas de mesure.--Les petits journaux, alors impitoyables, supputaient ce que pouvait coûter à l'État la fantaisie helvétique de Mme la duchesse Decazes.--Femme d'esprit, l'épouse du grand référendaire se mêlait d'écrire de temps en temps une Nouvelle ou un Conte.--Une gazette de l'extrême droite, s'emparant pour la circonstance de la manière du marquis de Bièvre, disait alors: «Toutes les fois que Mme la duchesse Decazes veut laisser tomber une page de sa plume, elle a bien soin de commencer par la lettre I (par la laiterie).»

--Tout cela n'a pris fin qu'à la révolution de Février.

Un peintre d'un grand talent, Chintreuil, élève de Corot, qui vient de mourir, avait eu des commencements excessivement difficiles. En d'autres termes, il avait mangé de la vache enragée pendant toute sa jeunesse. A la longue, le talent était venu, la réputation s'était fait jour et amenait le succès. Le paysagiste passait l'été aux environs de Paris, croyant que l'avenir lui souriait.

Il résidait à Septeuil, dans une jolie petite maison à contrevents verts, cachée sous les arbres. La Fortune, toujours railleuse, lui avait donné pour jardinier un Calino de premier calibre.

--Tu arroseras le jardin tous les jours, pendant la sécheresse, avait dit le peintre.

--Je l'arroserai régulièrement à quatre heures, après avoir fait ma besogne.

Un jour, à trois heures, le temps se couvre, l'orage éclate. Bientôt la pluie

tombe à torrents. Il est devenu impossible d'arroser. Le lendemain, vers deux heures, Chintreuil aperçoit le jardinier qui accourt, l'arrosoir à la main.

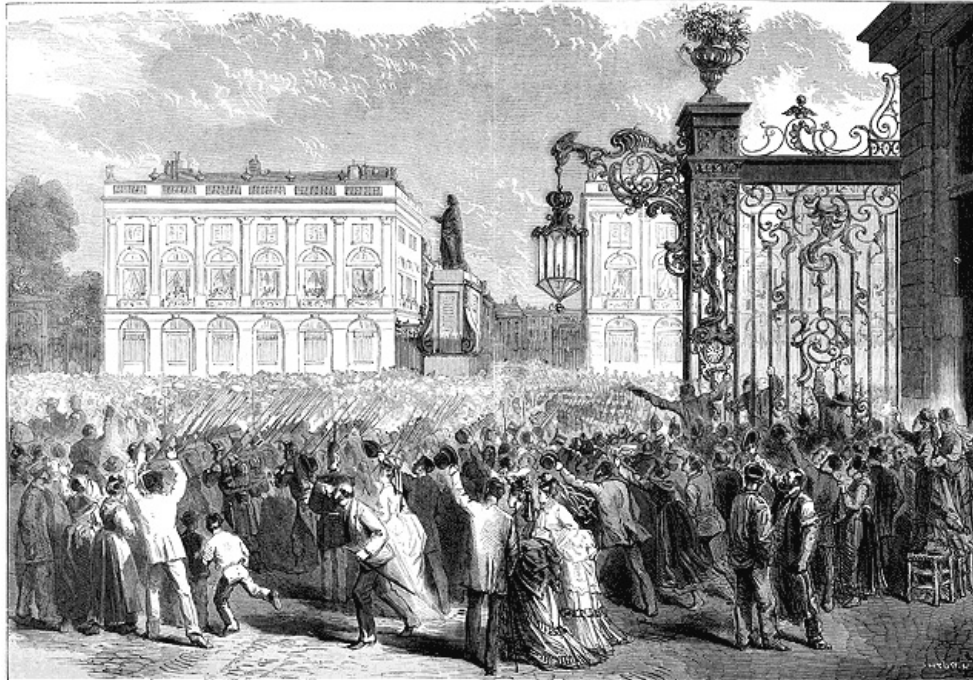
--Qu'y a-t-il donc, dit l'artiste.

--Ah! monsieur, je me hâte d'arroser. Le temps se couvre. S'il venait à pleuvoir, je ne pourrais pas faire ma besogne et le jardin en souffrirait.

*Dernières nouvelles.*--L'hippopotame est mort.

--On parle d'un suicide.--L'amphibie a voulu finir à la manière de Caton.

PHILIBERT AUDEBRAND.



**L'ÉVACUATION.--Entrée des troupes françaises à Nancy.--D'après un croquis de M. Lévy.**





**ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE.--Séville.--Attaque des insurgés par les troupes du gouvernement.**

## **NOS GRAVURES**

**Odilon Barrot**

Encore une des grandes figures du siècle qui disparaît. Odilon Barrot s'est éteint à Bougival, le 7 août, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Depuis 1814, et dans des positions très-diverses, il figurait au premier rang de ce qu'on appelle politiquement et historiquement l'école libérale. Pour dire tout ce qu'a fait Odilon Barrot dans ce laps de soixante années, il faudrait repasser toute notre histoire nationale depuis la chute de Napoléon Ier. Partout on trouve son nom mêlé aux plus gros événements. Et ce nom n'est pas celui qui brille avec le moins d'éclat parmi ceux que retiennent respectueusement les contemporains et la postérité.

En 1814, à peine émancipé brillamment des bancs de l'École de droit, Odilon Barrot se montra des plus ardents à réclamer les libertés publiques dont le gouvernement impérial s'était toujours montré profondément dédaigneux. Il accepte la Charte de Saint-Ouen, et y voit de suffisantes garanties, pourvu

qu'on ne fraude pas sur la valeur intrinsèque et sur la signification de ce pacte fondamental. Il va même dans sa foi jusqu'à s'enrôler parmi les volontaires royaux, et il est de ceux qui auraient combattu pour empêcher le succès éphémère de l'homme néfaste qui revenait de l'île d'Elbe.

Ce beau feu ne dure pas longtemps. Les réactions royalistes, et dans le sens absolu des droits et des licences du trône et de l'autel, auraient dessillé les yeux d'un néophyte plus convaincu ou plus naïf qu'Odilon Barrot. Il est avocat à la Cour de cassation, et pendant toute la Restauration nous le voyons défendre avec une vigoureuse éloquence, devant la juridiction suprême, les causes nombreuses et délicates où les libertés civiles sont engagées. Ce n'est plus un voltigeur de Coblenz; c'est un homme de 1789. Il ne veut pas que nous perdions une à une les conquêtes morales et civilisatrices qui ont coûté tant de sang et tant de larmes aux générations antérieures et répandu tant de ruines fécondes dans le pays. Avec ce rôle nouveau, Odilon Barrot arrive à la popularité. Son nom est inséparable de ceux que la foule prononce avec respect, avec amour, avec espérance. Du palais de justice, il rayonne sur le pays. On le voit en tête des adhérents de la société: *Aide-toi, le ciel t'aidera!*

On voyait venir de loin la Révolution de 1830. Quand la rue eut fait son œuvre, quand il fallut organiser la victoire, Odilon Barrot était devenu un homme dont un gouvernement nouveau ne pouvait se passer. Tour à tour il est secrétaire de la commission qui siège à l'hôtel de ville et tient dans sa main la direction des forces populaires, commissaire auprès du vieux roi Charles X qui reprend lentement, tristement et avec une dignité suprême le chemin de l'exil, enfin préfet de la Seine et en même temps député parmi ceux qui vont former la nouvelle gauche. Quoique fonctionnaire, Odilon Barrot a compris qu'il faut combattre encore si l'on ne veut pas perdre le fruit des combats antérieurs, et avoir servi uniquement à faire la courte échelle aux doctrinaires. Dès le premier jour il a reconnu les adversaires qu'il aura successivement ou ensemble devant lui pendant dix-huit ans, les Casimir Périer, les Molé, les de Broglie, les Guizot. Pour un seul des hommes éminents dont il ne saurait partager les idées gouvernementales, il se sent un grand faible de cœur qui dégénéra bien vite en très-vif et très-profond attachement. C'est M. Thiers. L'amitié qui prit naissance dans ces orages ne s'est pas démentie un seul jour.

Odilon Barrot quitta la préfecture de la Seine en 1831, après le sac de l'archevêché et de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Un instant encore il reparaît au palais de justice pour lutter contre les juridictions exceptionnelles de l'état de siège. Mais bientôt il n'est plus qu'un personnage parlementaire dont l'éloquence pompeuse jettera un vif éclat sur des joutes oratoires auxquelles on ne saurait attacher aujourd'hui une grande importance. Nous en avons vu l'inanité. Des actes francs, sincères, loyaux, vaudraient beaucoup mieux que cette emphase de paroles. Malheureusement tel n'est pas le cachet qui pourra servir à reconnaître les hommes politiques de notre temps. Bien rares sont ceux qui, nantis du pouvoir, ne démentent pas leurs doctrines antérieures.

Odilon Barrot n'a point échappé à cette espèce de fatalité. Promoteur inconscient de la révolution de Février, il ne devint président du conseil des ministres après l'élection présidentielle que pour tomber dans l'ornière depuis longtemps battue des réactions et des compressions aveugles. Ce ministère est resté célèbre par la première expédition de Rome.

Renvoyé du pouvoir sans trop savoir pourquoi, Odilon Barrot se rangea parmi les boudeurs. Après le coup d'État de décembre il se glissa dans la retraite d'où il ne sortit que pour entrer, par décret, à l'Institut, et lancer quelques brochures de jurisprudence et de politique administrative. En 1871, M. Thiers l'avait appelé à la vice-présidence du conseil d'État.

En somme, cette existence est excessivement remplie. Mais on peut dire avec vérité qu'Odilon Barrot a été bien plus un grand nom que tout autre chose. C'est ce qui donne à sa physionomie un caractère spécial.

Georges Bell.

### **Correspondance de Nancy**

Nancy, 6 août 1873.

1er août, 5 août, voilà deux dates dont à Nancy on ne perdra jamais la mémoire. Le 1er août, en effet, après trois années d'occupation, l'ennemi abandonnait enfin la ville, et le 5 la France y rentrait avec ses chers soldats que l'on n'y avait pas vu depuis si longtemps!

Une proclamation du maire, M. Bernard, si bien avisé et si patriote, avait la veille annoncé l'événement aux habitants. A cinq heures du soir, un bataillon d'infanterie devait faire son entrée dans la ville.

Aussi, le lendemain, quelle fête à Nancy!

Les ateliers, les magasins étaient fermés. Toutes les rues par lesquelles devaient passer les soldats, la rue Stanislas, l'admirable place du même nom, la rue Sainte-Catherine, étaient pavoisées de drapeaux tricolores, ornées de guirlandes de verdure. L'arc de triomphe placé à l'entrée de la rue Stanislas en était particulièrement couvert. De tous les villages environnants, les paysans accouraient par bandes nombreuses, désireux d'acclamer nos soldats et de saluer notre drapeau. C'était partout un indescriptible mouvement.

A quatre heures, le train attendu avec une si fiévreuse impatience est signalé et accueilli par les hurrahs de la foule qui encombraient les abords de la gare. Les soldats descendent de wagon, ils mettent sac au dos, les tambours battent aux champs et le bataillon s'engage dans la rue Stanislas, se dirigeant vers la place et la caserne Sainte-Catherine.

Je vous ai dit combien était ornée pour la circonstance cette place déjà si belle, avec sa bordure de monuments: hôtel de ville, évêché, théâtre, hôtels privés, sa statue du roi Stanislas et ses fontaines monumentales. Dès trois heures la compagnie des sapeurs-pompiers, avec sa musique, avait pris le poste à l'hôtel de ville, pour rendre les honneurs aux soldats à leur passage. Aussi, dès que ceux-ci débouchent sur la place, la musique se fait entendre, les sapeurs présentent les armes, les applaudissements éclatent. Tous les chapeaux sont en l'air et des fenêtres tombent couronnes et bouquets.

Le maire, placé au balcon de l'hôtel de ville, avec ses adjoints et le conseil municipal, avait donné le signal des applaudissements. Jamais je ne vis telle explosion de joie ni enthousiasme pareil. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'a pas été sans peine que le bataillon a pu s'arracher à ces manifestations patriotiques, et fendre les flots pressés de la foule qui l'entourait. Il put enfin arriver jusqu'à la caserne, où il trouva, vous devez vous en douter, de quoi se bien rafraîchir et se restaurer substantiellement.

Le lendemain Nancy avait repris son calme et ses allures habituelles. Mais depuis lors tous les visages ont un air de satisfaction et de sérénité qu'ils avaient depuis trop longtemps cessé d'arborer. X...

### **Prise de Séville**

L'énergie du gouvernement de M. Salmeron produit les meilleurs fruits, et déjà l'on peut prévoir la défaite finale, non-seulement des intransigeants et des cantonistes, mais aussi celle des carlistes et de don Carlos. Que manquait-il à la République pour avoir raison d'ennemis qui n'étaient forts que de sa faiblesse et de ses divisions? Une armée disciplinée. Elle l'a, et vient de le prouver par la prise de Séville, presque aussitôt suivie de celle de Cadix.

C'est le 28 juillet, à deux heures de l'après-midi, que l'attaque de Séville a commencé. On sait que sous le ministère Pi y Margall, la populace avait pu s'emparer impunément de toutes les armes et de tous les canons renfermés dans l'arsenal. Ces armes devaient prêter dans la lutte engagée une grande force à la résistance, que dirigeait le général Pierrad. Les soldats de l'année régulière, conduits par le général Pavin, ont eu besoin de déployer la plus rare bravoure pour en triompher. Les insurgés avaient couvert la ville de barricades, et armé ces barricades de canons. Ils en avaient mis partout. Des pièces du plus fort calibre entouraient la fabrique de tabac, et, dans cet édifice, on avait hissé des canons non-seulement sur les balcons, mais encore sur la terrasse. Deux heures après l'attaque, c'est-à-dire à quatre heures, les troupes s'étaient déjà emparées de la station du chemin de fer et de plusieurs autres points stratégiques. A minuit ils étaient maîtres de la ville, à l'exception du faubourg de Triana, où s'étaient réfugiés les insurgés, après avoir successivement incendié leurs positions à mesure qu'ils les abandonnaient. Ce n'est que dans la journée du lendemain que l'armée a pu les forcer dans leur dernière retraite.

Dans de pareilles conditions, la lutte devait être et a été fort meurtrière. Si les insurgés résistaient énergiquement, les soldats avaient un élan admirable. Telle était l'impétuosité de ces derniers, que le régiment de Zamora pénétra jusqu'au milieu de la ville à travers une grêle de balles et d'obus, sans se préoccuper de savoir s'il était ou non suivi par le reste de l'armée.

Le gouvernement insurrectionnel a pu s'enfuir en traversant le Guadalquivir qui, de la porte de la Barqueta jusqu'à l'édifice de Saint-Telme, entoure Séville, sur une étendue d'une demi-lieue. Beaucoup de maisons ont été brûlées, ainsi que quelques monuments. Heureusement ni la cathédrale, si riche et si belle, ni l'Alcazar, n'ont été atteints.

La prise de Séville a produit une panique incroyable parmi les insurgés de cette province et des autres. Le général Pavia, au moment de partir pour continuer sa campagne, si heureusement inaugurée, a été l'objet de la plus enthousiaste ovation. Son nouvel objectif était Cadix où, grâce à la défection des soldats d'artillerie qui se sont réunis aux volontaires hostiles au comité insurrectionnel, le général a pu entrer le 4 août sans effusion de sang.

L. C.

### La Grenouillère

Paris n'est pas encore port de mer, mais les Parisiens ont leur plage qui remplace Trouville et Dieppe pour les gens occupés que leurs travaux retiennent à Paris, et qui ne peuvent même pas s'absenter du samedi au lundi, en profitant des facilités et des prix réduits accordés aux voyageurs par les grandes compagnies de chemin de fer.

Cette *watering place*, pour nous servir d'une expression à la mode, cette station d'été à l'usage des paresseux ou des gens pressés n'est autre que la Grenouillère, située dans l'île de Croissy. On s'y rend en une heure à peine par le chemin de fer de l'Ouest (rive droite), et rien n'est plus curieux que l'aspect de la gare Saint-Lazare un dimanche d'été.

Sur les vastes marches du perron monumental s'agite une foule joyeuse et bruyante autant que bariolée. Les femmes sont en toilettes claires, retroussées par derrière, en bas de soie de couleur, coquets souliers à bouffettes, et s'appuient sur de hautes ombrelles-cannes à la Louis XVI. Elles sont coiffées de petits chapeaux coquets ornés de voiles de gaze blanche, bleue, grise, qui siéent à merveille au teint, et leur donnent l'aspect des miss anglaises affectionnées par le pinceau de Lawrence.

Les *gentlemen* qui les accompagnent portent la cape de *Christy*, au rebord supérieur de laquelle est fixé un monocle. Ils sont pour la plupart en vestons courts, velours ou étoffe mélangée, tenue du matin, stick ou parasol à la main.

Tout cela étagé sur les marches cause, rit, se pressure, s'attend, se hèle, se dispute, se raccommode, guette les arrivants et les arrivantes, et au coup de cloche traditionnel s'empile dans les wagons, d'où l'on ne descendra qu'à la station de Reuil.

Ici plusieurs moyens de locomotion se présentent pour gagner cette bienheureuse Grenouillère, paradis rêvé de tant d'Éves parisiennes et où abondent les Adams en costume biblique, à cette différence près que la feuille de vigne traditionnelle est remplacée par un caban de couleur.

Les intrépides vont à pied, à travers les prés, tout le long, le long de la rivière. D'autres préfèrent le chemin de fer américain, qui les conduit jusqu'à Bougival; après quoi, on passe le bac. Les plus avisés s'embarquent à bord d'un des deux petits vapeurs miniatures qui font le service de l'île de Croissy à la gare. Ce dernier moyen de transport est de beaucoup le plus agréable et le plus goûté.

Nous voici arrivés. Quel bruit et quelle foule! Le petit bassin où l'on barbote et où les inexpérimentés prennent leur leçon de natation, seulement pas de vessies ou de ceintures de caoutchouc, est plein à ne pouvoir y bouger. Les grandes nageuses, elles, se jettent courageusement du haut de la galerie et piquent des têtes ou des plats-dos aux applaudissements des spectateurs restés sur la rive. Puis elles fendent l'onde d'une coupe hardie ou font la planche en se laissant balancer mollement par les remous du petit vapeur qui dérape, après avoir déposé sa collection de passagers.

Dans le café qui est situé à bord d'un ponton flottant, pas une table n'est libre. On consomme partout la bière, les sodas et l'absinthe; la déesse verte aux reflets d'opale n'est pas négligée non plus quand sonnent cinq heures. Ici règne un pêle-mêle des plus étranges et des plus pittoresques. Les baigneurs et les baigneuses, en costume de natation, sont assis côte à côte avec des gens revêtus de redingotes ou des femmes habillées de mousseline ou de soie. Ils viennent encore tout dégouttants d'eau prendre place aux mêmes tables pour y savourer le mêlé-cassis et le bitter-curaçao, parfois même pour y jouer aux

cartes et faire un bésigue chinois en trois mille, à deux centimes le point.

Sur les bancs qui bordent la berge sont assis les gens sérieux ou celles d'entre ces grandes petites dames que leur royauté attache au rivage. C'est là qu'on voyait jadis si fréquemment la belle brune Anna Deslion, au profil de camée, qui s'en va mourant de la poitrine à Pau ou quelque part dans le Midi. L'infortunée Espagnole Pepita Sanchez, dont tous les journaux racontaient dernièrement la fin tragique, était aussi une des visiteuses assidues de la Grenouillère, où elle venait de sa propriété située à Croissy, sur la rive opposée, du côté de Chatou. Il faudrait, si l'on voulait être minutieux, citer toutes les demi-mondaines qui ont honoré de leurs pas, éclairé de leurs yeux ce séjour enchanteur; mais cette nomenclature nous mènerait trop loin. Regardons plutôt un tout autre élément de public qui ne dédaigne pas de venir jeter un petit coup d'œil sur ces fêtes dominicales et sur les ébats de cette jeunesse bruyante et tapageuse.

Je veux parler des châtelains et des châtelaines des environs. Les propriétés princières foisonnent aux environs. Beauregard, jadis à lady Howard; Louveciennes; Marly; les châteaux des Staub, des Cahen d'Anvers; les villas somptueuses des Ségalas, des Bournet-Aubertot, des Solas, des Odilon Barrot et cent autres, font de ce coin de vallée un des séjours privilégiés des environs de Paris. La finance, la haute banque, la politique, tout s'est donné rendez-vous en ces lieux charmants. Edmond About y est le voisin d'Edmond Tarbé des Sablons, le jeune et intelligent directeur du *Gaulois*; le spirituel Dardenne de la Grangerie n'y manquait pas un bain; et jusqu'aux petits chalets miniatures qui sont dans l'île même et qui paraissent autant de maisonnettes sorties d'une boîte à jouets sont habités par des notoriétés de la plume, de l'esprit ou du talent.

Si nous nous enfonçons dans l'île elle-même, sous les majestueux ombrages qui la couvrent, nous trouvons des points de vue exquis, des échappées charmantes; c'est plus vaste que les Tuileries, et dans la semaine, quand il n'y a personne, rien n'est comparable aux frais attraits de cette délicieuse solitude. L'isolement de l'île de Croissy lui a précisément valu plusieurs fois le dangereux honneur d'être choisie comme un terrain où l'on pouvait tranquillement, et à l'abri des gendarmes, vider les affaires d'honneur. Elle a été le théâtre de nombreux duels, dont les plus connus sont ceux de Carie de P... avec M. Arthur M.... d'une part, et de, M. O.... et le marquis de M.... de l'autre.

Mais tandis que nous causons, le soir est venu. Peu à peu les hôtes joyeux de la Grenouillère l'ont abandonnée pour des parages plus semés de restaurants. Les châtelains des environs sont rentrés *at home*, où les attendent des repas somptueux servis sur des tables couvertes de fleurs naturelles cachées sous des nappes couleur de la neige et encombrées de cristaux et de l'argenterie qui étincellent.

Plus modestes, les canotiers et leurs dames se sont abattus en volées affamées chez tous les traiteurs du voisinage. Là, sous la tonnelle où grimpent les pois de senteur odorants et les capucines à la robe de velours orange, on déguste les matelotes, les gibelottes chantées par Murger, et dans lesquelles, par une vertu particulière, les lapins ont trois têtes. On boit du petit ginglet dans des cruches de terre brune vernissée et au goulot desquelles le petit vin au goût framboise vient écumer en mousse légère. Parfois quelque richard demande du champagne, on lui sert sur ce prétexte du coco épileptique fait avec du sucre candi; mais qu'importe, le bouchon part avec bruit, on crie, on s'amuse, et tandis que là-bas, sous les grands ombrages de l'île de Croissy déserte, les tourterelles nichées roucoulent plaintivement, le chœur des Parisiens, regagnant le chemin de fer, fait retentir les échos des accents joyeux de la ballade de la *Mère Angot*.

Léon Villiers.

### Notes sur l'Irlande.

#### LA FÊTE DE SAINT-PATRICK

«Le jour de Saint-Patrick au matin» est assez joli comme chanson de circonstance; mais il est pénible de l'entendre à des heures trop matinales; c'est le cas à Roundwood, petit village du comté de Wicklow. L'orchestre du village, des *dilettanti* en habit vert pomme, en bas de laine attachés par des rubans fripés, ont joué ce morceau national sous les fenêtres de l'hôtel depuis quatre heures du matin. Ce sont de véritables Bachi-bouzouck de l'art. Peu de discipline, un courage à toute épreuve. Rien ne les intimidait: ni la mesure, ni

les lois harmoniques, ni les plaintes de l'auditoire. Nous les avons entendus s'éloigner, s'approcher, faisant tonner la grosse caisse, tirant des soupirs et des rugissements de leurs instruments primitifs, allant des maisons des notables au commun et de là à l'hôtel, pendant plus de quatre heures, sans relâche, «tuant le sommeil,» comme dit Macbeth, avec leur interminable «jour de Saint-Patrick.» Quand nous fûmes sur pied, cette persistance avait déjà produit son effet. La grosse caisse titubait sous l'influence d'une vingtaine de pintes de bière; le trombone pleurait à chaudes larmes dans son instrument et commençait un discours sur les malheurs de la patrie. Mais le village n'est pas moins en fête. Presque tout le monde est catholique; il n'y a donc pas de bataille à espérer: les Irlandais regardent une bataille rangée, «*a free fight*,» comme le dénouement naturel d'un jour de fête. Hommes et jeunes garçons portent un brin de Shamrock--trèfle--au chapeau. Les petites filles ont une croix sur l'épaule, c'est-à-dire un rond de papier blanc traversé par des rayons de rubans verts. Les églises sont pleines à l'heure des matines, et à la cérémonie de midi la foule remplit jusqu'à la cour des chapelles, où elle n'entend rien, mais se contente de s'agenouiller, se lever, se signer avec la régularité abrupte d'un automate. Un peu plus tard les rues sont occupées par des groupes de paysans endimanchés: les fillettes coiffées en bandeaux lisses et luisants, les matrones portant le bonnet d'un blanc immaculé et les longs manteaux de drap bleu. Tous ont le symbole national, le brin de Shamrock. Et les salutations, les conversations se croisent. Les gens du village, debout sur le seuil de leurs maisonnettes, invitent les connaissances à entrer prendre un *naggin* de whisky, un verre de bière. A ceux qui appartiennent à la Ligne de l'abstention, fondée par le célèbre Père Mathew, on offre un «cordial de tempérance,» boisson rafraîchissante avec laquelle on peut à la rigueur s'enivrer, mais seulement en y mettant quelques heures au moins. Les public-houses ne se désemplissent pas. L'élite des buveurs s'attable en haut, dans des salles basses et mal éclairées, sur les murs desquelles il y a invariablement un tableau de «Notre-Dame et la Mort,» un portrait de Daniel O'Connell et des images de saints, colorées et ornées de vers étrangement badins et familiers. C'est dans ces chambres que les plus huppés parmi les paysans boivent leur whisky pur, *whisky toddy*--une sorte de grog chaud--le cordial de tempérance ou de la bière, fumant tout le temps dans ces petites pipes irlandaises (dhudheens) de terre cimolées, qu'on connaît partout où la sainte Nicotine a fait des prosélytes. En bas on boit le «*Calamity water*,» nom expressif (eau de malheur), qu'on a donné à la pire espèce de whisky, celle qui est faite de graines nouvelles. C'est du feu liquide. L'Irlandais le boit pour clore un marché, cimenter une alliance, faire une politesse à son amoureuse, honorer ses morts, enfin à toutes les occasions que font naître la joie, l'hospitalité, l'amour, le deuil, la politique. On le boit parce que c'est la seule boisson à bon marché. Les ivrognes s'excusent en chantant que «saint Patrick découvrit aux gars de l'Irlande les grandes joies du whisky.» Dans tous les cas, ces joies là ne sont nullement négligées de nos jours. Le serment qu'on prête en entrant dans la Ligue de tempérance est déclaré nul le jour de Saint-Patrick. Un paysan nous disait solennellement: je me suis saoulé à toutes les fêtes de Saint-Patrick jusqu'à ce jour, et *avec l'aide de Dieu*, je serai saoul à toutes celles qui viendront.

Il n'y a qu'une trentaine de maisons dans le village, dont une dizaine sont des débits de liqueurs. Le commun s'étend devant le principal hôtel, l'asile à toute heure de la journée des oies vagabondes, des cochons et des flâneurs. Vers cinq heures, le jour de Saint-Patrick, cette petite plaine commune est envahie par les hôtes des cabarets et les fidèles de l'église. On y a construit un grossier théâtre, fait de vieilles planches et de quelques mètres de toile déchirée. On va jouer un grand drame national dans lequel on dit leur fait aux Saxons. Les places de parterre coûtent six sous, celles du «paradis» quatre. Mais il semble que même ces prix modestes sont au-dessus des moyens de la majorité. Ou peut-être la majorité aime-t-elle mieux le whisky que le drame. Il n'y a qu'une douzaine de patriotes qui entrent assister à l'humiliation de l'Anglais. Le reste écoute les éclats de voix des acteurs, fume, boit et danse la gigue. A la tombée de la nuit on s'en va par bandes, lentement, savourant les joies du whisky, causant politique, les vieilles traînant les bambins, les jeunes gars contant fleurette aux filles. L'Irlande est essentiellement amoureuse. Se battre pour boire, se battre pour aimer, est une des règles populaires de la grosse philosophie épicurienne. On la chante sur tous les tons pendant ces lents retours à travers les brouillards du soir. La marche dure plusieurs heures. Les hommes ont des gourdes pleines d'usquebangh dans leurs poches, et arrivée à quelque terrain boisé, au milieu d'une clairière, la bande fait halte, s'assied et recommence la fête au clair de lune. Alors ce sont des histoires racontées par des vieilles en capuchon bleu, des légendes tristes avec une pointe de gaieté folle, des contes merveilleux et fantastiques tirés d'un répertoire riche comme pas un en traditions poétiques et fabuleuses. On fait apparaître la *Baushee*, la petite vieille qui annonce une mort prochaine en tapant aux fenêtres; on décrit les bienfaits, les caprices, des «bonnes gens,» les fées; puis les hauts faits des Chevaliers de la Branche-Rouge, des Peep o Day Boys (gars du Point du Jour),

les épisodes de la grande Rébellion, etc. L'enthousiasme déborde en hyperboles enfantines, en danses épileptiques. La vivacité celtique paraît dans tous les gestes, dans toutes les phrases. On rit et l'on pleure en même temps.

Il suffit d'un calembour pour faire oublier O'Connell, Emmet, le *Home Rule* et le Pape! Il suffit d'une petite sentence sentimentale pour produire un chœur de *Ocho!* douloureux, des lamentations sur l'Irlande martyrisée et la maladie des pommes de terre. Et de temps en temps un grand garçon se lève, et avec des gestes furieux entonne un chant séditieux, le *Wearing of the Green* (en portant le vert), le *Sham van Voch* (la Vieille femme). Ce sont des airs tristes et charmants, naïfs et sauvages, des airs comme en a trouvés le poète Moore, et dont beaucoup ont fait le tour du monde. Et les paroles qui courent de bouche en bouche, les jours d'émeute, comme une *Marseillaise* de douleurs farouches, sont aussi simples que fortes; elles sentent la mer et la montagne. On chante cela sans peur du *Mounted comtabulary*. La police ne les attaquerait jamais dans le haut des marais où les paysans sont les maîtres. Il faudrait d'ailleurs très-peu pour convertir ces retours de foire pastoraux en boucheries terribles: un protestant portant l'orange à sa boutonnière, un constable, un receveur de contribution. Tout en chantant les Français en mer, l'Irlande sera libre du centre à la mer,» les Boys de Wicklow mettraient en morceaux l'intrus avec l'inconsciente férocité d'une bête qui tue pour manger.

### **Le Roitelet**

Un fouillis de plantes aquatiques sur le bord d'un marais, voilà la scène où M. R. Bodmer, en sa nouvelle composition, a posé ses personnages: un roitelet et deux demoiselles.

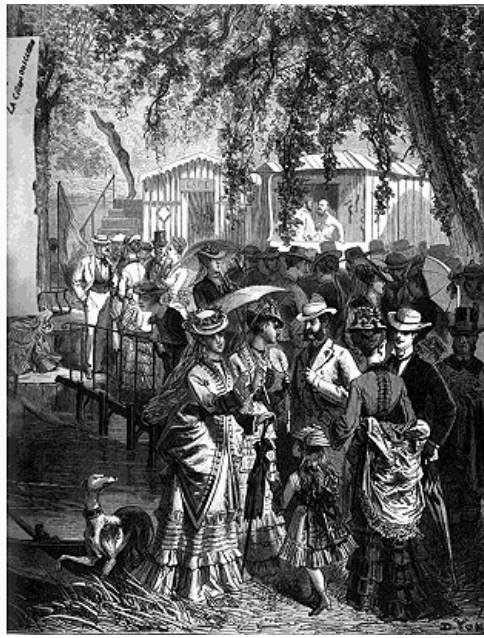
Les demoiselles courent la prétantaine à travers les joncs, les colchiques et les phalarides. L'une d'elles s'est un instant arrêtée, prête à reprendre son vol. L'autre arrive, fendant l'air sur ses ailes de gaze. Sans doute elle poursuit la première, qui prend plaisir au jeu. Question d'amour et passe-temps de coquette. Mais l'idylle menace de tourner au drame. L'ennemi, un roitelet, est là qui les guette, et tout entiers à leurs ébats, les amoureux imprévoyants ne l'ont pas aperçu. Il est venu sans bruit, et maintenant posé sur une feuille de roseau, il prend ses mesures pour fondre sur eux. Le haut du corps est penché en avant, le bec en arrêt, les ailes à demi-ouvertes. Sa petite queue relevée avec force indique l'importance qu'il attache au mauvais coup qu'il médite et la jouissance qu'il s'en promet. N'en doutez pas, les demoiselles sont condamnées et le glouton s'en repaîtra.

Mais un jour où l'autre il portera la peine de sa voracité; un jour où l'autre, après avoir croqué quelque mouche ou quelque vermisseau, il rencontrera, lui aussi, sur son chemin, sinon

L'embuscade d'une araignée.

du moins la mésangette perfide d'un bambin qui le guettera à son tour, et il expiera ses noirs forfaits par une captivité qui ne finira très-vraisemblablement qu'avec sa vie.

G. P.



**LES ENVIRONS DE LA GRENOUILLÈRE**

## **LA CAGE D'OR**

### **NOUVELLE**

(Suite)

Nullement préparé à un événement qui pouvait exercer une influence si considérable sur son existence, le marchand était en proie à une indicible émotion. Des larmes,--nous voulons croire que seule, la charité chrétienne les faisait couler,--avaient jailli de ses paupières; pâle, la bouche béante, les yeux égarés, il écoutait sans l'entendre le maître de poste, qui, persuadé que ce sensible voyageur tenait au défunt par les liens de la parenté ou de l'amitié la plus vive, lui fournissait de minutieux détails sur les pompes de l'enterrement auquel tout Kalouga avait assisté.

L'esprit positif de Nicolas Makovlof eut enfin raison de ces mouvements désordonnés de son cœur; revenant à la pratique des affaires, il s'enquit soigneusement du nom, de la qualité, de la position de l'héritier du boyard, de celui enfin dont il devenait le bien, la chose, au même titre que les meubles meublants qui garnissaient le château délaissé.

Le maître de poste ne pouvait malheureusement lui fournir que des renseignements incomplets. Le seigneur Laptioukine avait disposé de ses biens en faveur d'un neveu qui portait le même nom que lui; mais ce neveu, un fort mauvais sujet, s'il fallait en croire la rumeur publique, on le connaissait à peine au domaine, où il y avait longtemps qu'il n'était venu. On savait qu'il avait habité Moskow pendant quelque temps; mais, depuis un an, on ignorait à Kalouga où la dissipation de sa conduite l'avait conduit.

Le marchand eût peut-être obtenu des informations plus précises en se rendant au château, dont il n'était séparé que par une vingtaine de verstes; mais le mot de testament lui remettant en mémoire la vengeance posthume dont le feu comte avait juré de le poursuivre, le livrait de plus belle à toutes ses angoisses. Évidemment, il avait tout à gagner à se présenter devant l'héritier sans perdre une minute; si la clause redoutée existait, peut-être celui-ci ne la connaissait-il pas encore? Si, au contraire, le mort avait oublié de faire figurer sa rancune contre son ancien cordonnier dans ses dispositions, Nicolas profiterait de l'humeur aimable, bienveillante, facile, qui, chez tous les bénéficiaires, est le premier profit de leur héritage, pour obtenir de son nouveau maître un affranchissement à prix réduit.

Il fit donc doubler le nombre des chevaux de son équipage; il tripla les pourboires et, grâce à ces libéralités, le lendemain, au point du jour, il entra dans Moskow.

Toujours favorable aux méditations, le roulement de la voiture avait encore imprimé aux siennes une direction des plus louables. Depuis qu'il avait entrevu la possibilité d'un dénouement honnête, digne et régulier, il avait été pris d'une



aversion singulière pour la duplicité, pour les artifices auxquels la nécessité l'avait réduit; dans cette horreur, de fraîche date pour le mensonge, il s'était déterminé, dut-il parcourir la Russie entière pour retrouver l'héritier, à ne reparaitre devant Alexandra que lorsqu'il pourrait jeter à ses pieds les fers brisés de l'homme à obrosk devenu libre. Aussi lorsque le conducteur prit la direction de la Tverskaïa, lui ordonna-t-il de le conduire à l'hôtel du maître de la police.

Tout le monde y dormait encore profondément, et quand Nicolas Makovlof entra dans la cour, il la trouva déserte et silencieuse; mais, dans l'état d'effervescence où il se trouvait, il ne devait pas s'embarrasser de si peu; il heurta à la porte. Un valet parut encore enveloppé de la fourrure qui lui avait servi de matelas, de couverture et de drap pendant la nuit.

--Frère, lui dit Nicolas, je voudrais parler à Son Excellence.

--Chien maudit, ne pouvais-tu pas attendre que le soleil fut levé pour faire un sabbat comme celui-là; crois-tu donc qu'un homme du rang de mon maître est réveillé d'aussi grand matin que les rustres de ton espèce?

L'air rébarbatif, l'accent grondeur du domestique ne produisirent aucune impression sur son interlocuteur; il tira froidement deux roubles de sa poche et, les glissant dans la main du farouche cerbère:

--L'Excellence est éveillée, lui dit-il.

La main porta avec vivacité l'argent dans la poche, mais la figure ne fit pas un mouvement; seulement le domestique s'était effacé pour laisser passer le visiteur matinal:

--Le frère a dit vrai, murmura-t-il d'un ton moins rude: l'Excellence est éveillée.

Au premier étage, le marchand se heurta à un valet de chambre non moins terrible que son collègue du rez-de-chaussée, et qui prenait tous les saints du calendrier grec à témoin que le maître n'était pas chez lui.

Les mêmes arguments lui démontrèrent qu'il se trompait au moins de la moitié; il était vrai que le dignitaire ne se trouvait pas dans sa chambre à coucher, mais s'il l'avait quittée, c'était pour entrer dans le cabinet où il travaillait.

Dans les pays autocratique, tout se règle sur l'exemple, bon ou mauvais, du maître. Le tsar Nicolas, le plus laborieux souverain qu'ait possédé la Russie, était à la besogne dès cinq heures du matin, et, chez tous les fonctionnaires de l'empire, c'était une émulation à qui quitterait son lit le premier.

Dans l'antichambre, notre héros eut à livrer une nouvelle bataille; mais les victoires vont par bandes comme les perdrix; la déroute de ce nouvel adversaire fut si complète que, malgré l'orage qui venait de l'intérieur, il se chargea de pousser le solliciteur dans la pièce où se tenait le maître de la police.

Celui-ci avait entendu le colloque, et, furieux d'être dérangé dans la lecture de la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, il fulminait contre l'importun avant même de l'avoir aperçu.

--Vingt-cinq coups de bâton à ce drôle, s'écriait-il; qu'on le chasse, qu'on le fustige, et si l'impudent coquin ose résister, qu'on le fasse mourir sous le knout.

A la vue de Nicolas, sa colère éclata avec un surcroît de violence; mais celui-ci s'avancait impassible sous cette grêle d'apostrophes, répondant à chacune d'elles par de profondes inclinaisons qui, comme les injures, allaient en s'accroissant de plus en plus. Cependant le fonctionnaire fut le premier à amener son pavillon, en s'arrêtant au milieu d'une exclamation furibonde.

Ses regards venaient de tomber sur un billet de cent roubles déposé sur un coin de son bureau, et qu'il se croyait bien certain de n'y avoir point oublié la veille; aussitôt comme les deux valets, comme l'huissier, le tigre se changea en mouton. Il y eut entre eux et lui cette seule différence, qu'il se mit en frais de quelque pudeur pour opérer sa métamorphose.

--Allons, puisque vous voici dans la place, restez-y, s'écria-t-il avec sa plus grosse voix, mais en laissant néanmoins percer dans son accent une certaine bonhomie; mais du moins dites vite ou que la peste vous étrangle, ne me faites pas trop perdre d'un temps qui appartient à l'État!

Nicolas Makovlof exposa humblement sa requête.

--Laptioukine! dit le fonctionnaire en rêvant, Laptioukine, je connais cela. Ah! oui, un cerveau brûlé, sur lequel vient de s'arrêter la clémence de notre bien-aimé tsar, beaucoup trop miséricordieux, à mon gré. Il y a trois jours que ce jeune fauteur de complots nous est revenu de Sibérie, où il avait été mis en pénitence. Vous désirez savoir où il demeure? Rien de plus simple, mon cher monsieur, car vous comprenez fort bien qu'il est de mon devoir d'avoir l'œil sur tous les ennemis de notre gracieux souverain. Il est vrai que celui-là vient d'hériter d'un oncle et qu'il n'y a rien de tel que la fortune pour guérir un homme de la maladie des révolutions; mais c'est égal, d'ici à quelque temps, il ne fera pas un geste, un pas, que je n'en sois averti. C'est ainsi que je sais déjà qu'il a loué hier matin une maison à l'angle de la rue de Novogorod et de la place de Pierre le Grand; c'est là que vous le trouverez.

Après un nouveau salut, le marchand allait se retirer; le maître de la police le rappela.

--Encore un mot, mon digne ami, lui dit-il; vous savez qu'il est un peu de mon métier de me mêler de ce qui ne me regarde pas; vous ne m'en voudrez pas si je vous donne un avis qui m'est dicté par la profonde sympathie que vous m'inspirez, et la crainte que vous ne deveniez la dupe d'un chenapan. Vous avez, j'en suis sûr, quelqu'affaire d'argent à traiter avec ce Laptioukine; prenez dix sûretés plutôt qu'une; au train avec lequel ce gaillard-là a dévoré son père, il est clair qu'il ne fera qu'une simple bouchée de son oncle. Et pour finir, mon bon camarade, n'oubliez jamais que mes petits services vous sont acquis, à quelque heure du jour et de nuit qu'il vous plaise de les réclamer.

Bien que Nicolas ne se fit aucune illusion sur la part qu'avaient ses mérites dans la brusque éclosion de l'intérêt que lui témoignait la Haute Excellence, il ne se crut point dispensé de lui prodiguer les remerciements.

Quand il eût regagné son drowski, au lieu de le diriger vers la rue qu'on venait de lui indiquer, ce fut au restaurant de la Troïtza qu'il se rendit.

L'idée lui était venue de faire un peu de toilette avant de se présenter devant l'héritier de son ancien maître.

## XV

Après l'aventure du sterlet, Alexandra se trouvait dans une situation d'esprit assez complexe.

Elle avait essayé de douter; il lui semblait impossible que son mari eût aussi audacieusement abusé de sa crédulité; mais une visite à Mme Babowskine, une de celles qui supportaient le plus aigrement les fugues répétées de leurs époux, l'avait initiée aux débordements gastronomiques des prétendus conjurés, et elle avait été forcée de se rendre à l'évidence.

Ce dénouement imprévu la laissait encore plus irritée qu'affligée, plus indignée qu'abattue.

L'exagération avec laquelle sa haine contre le servage s'était traduite était certainement quelque peu factice. Lorsqu'elle s'y était abandonnée avec ces ardeurs fiévreuses, elle avait surtout espéré y trouver un remède contre le penchant par lequel elle se sentait envahie. Elle ne s'était pas trompée, le dérivatif avait été efficace; si la plaie n'était pas entièrement cicatrisée, du moins elle ne saignait plus, et il faut bien l'avouer, si condamnable que fût la petite comédie dont elle avait été la dupe, elle n'était cependant pas étrangère à la cure.

Sous l'aspect tout nouveau que lui prêtait le rôle romanesque qu'il s'était imposé, Nicolas Makovlof avait produit une certaine impression sur l'imagination de sa compagne. L'espèce de compassion attendrie qui avait été jusqu'alors le seul sentiment que celle-ci éprouvât pour son mari s'était transformée; ce qu'elle ressentait pour lui depuis qu'il s'était montré tel qu'elle aurait voulu qu'il fût n'était certainement pas encore de l'amour, mais c'était déjà une sympathie assez vive, assez profonde pour que celle qui l'éprouvait sentît que le devoir lui serait facile, et peut-être doux lorsque le jour de l'affranchissement serait enfin venu.

En même temps et sans s'effacer, le souvenir de l'exilé perdait de plus en plus le privilège de la troubler; elle songeait encore à lui, mais c'était avec le pieux recueillement que commande la pensée d'un ami que la mort nous a pris; c'était pour adresser au ciel quelque fervente prière dans laquelle elle demandait à Dieu d'alléger pour le pauvre jeune homme les tortures que la

Sibérie réserve à ses victimes, de lui accorder la force de les supporter. Quelle que fût la chaste susceptibilité de son âme, elle ne devait plus s'alarmer de ce culte religieux pour celui qu'elle considérait comme un martyr.

Maintenant, n'était-il pas à craindre que cette quiétude, de son cœur ne s'évanouît avec l'héroïsme de son mari? N'allait-elle pas se retrouver comme elle était naguère, c'est-à-dire sans autre bouclier que cette rigidité de principes qui, une fois déjà, l'avait si imparfaitement sauvegardée? Cette appréhension s'était plus d'une fois présentée à son esprit, et elle ne laissait pas que de l'inquiéter.

Cependant ces idées n'étaient chez elle que secondaires; le misérable avortement du rêve d'émancipation qu'elle avait caressé était de tous les griefs que venait de lui donner Nicolas celui qui excitait le plus vivement son courroux. Si ses déterminations n'avaient pas été exemptes de quelque préoccupation personnelle lorsqu'elle avait exigé de son mari qu'il se vouât à cette périlleuse entreprise, elle n'avait pas tardé à s'en affranchir; son caractère passionné n'avait pas longtemps résisté aux séductions grandioses de cette tâche dont le résultat devait être la délivrance de leurs frères en servage, et son dévouement à cette œuvre était aussi sérieux que sincère. Aussi ne se consolait-elle pas de n'avoir point réussi à galvaniser la timidité et la passive indifférence du pauvre homme; aussi son dépit allait-il jusqu'à accuser l'amour du marchand de tiédeur, puisqu'il n'avait pas su lui inspirer la résolution de conquérir le cœur de celle qui ne lui appartenait encore qu'en vertu de la fiction légale.

Maintenant nous devons avouer que si vive que fut son irritation contre Nicolas Makovlof, elle était disposée à quelque indulgence pour les fourberies et les mensonges dont il s'était rendu coupable. Nous le répéterons encore, il ne faut jamais juger la société russe, et surtout les classes secondaires de la société russe, avec la sévérité dont nous aurions le devoir d'user vis-à-vis de nos compatriotes. Le sens moral n'est point absolu dans tous les milieux; sous un régime oppressif comme l'était celui du servage, certains actes blâmables, mais dictés par la nécessité, se trouvent atténués dans leur caractère.

Alexandra connaissait si bien l'empire qu'elle exerçait sur l'esprit de son mari qu'elle n'avait pas perdu l'espoir de l'amener à une exécution un peu moins fallacieuse de ce qui, chez elle, était passé à l'état d'idée fixe. Elle attendait son retour avec une véritable impatience, lorsqu'un événement bien inattendu vint la soumettre à une épreuve plus douloureuse encore que celle qu'elle avait déjà traversée.

Depuis son mariage elle avait toujours vécu fort retirée; comme la plupart des femmes du commerce moscovite, elle quittait rarement son intérieur, espèce de gynécée où les étrangères ne pénétraient elles-mêmes que dans quelques circonstances solennelles. Mais depuis que la nécessité d'obtenir quelques éclaircissements sur les agissements soi-disant patriotiques de son mari, l'avait mise en rapport avec Mme Babowskine, celle-ci, qui depuis longtemps désirait entrer dans l'intimité de sa riche voisine, n'avait point laissé échapper cette occasion de se lier avec elle.

On n'observe que très-peu de caractères mixtes ou intermédiaires chez les femmes russes; quand ce ne sont pas des anges, ce sont des démons. Mme Babowskine appartenait à la seconde de ces deux catégories; si la nature se fût montrée envers elle aussi prodigue de ses dons qu'elle l'avait été pour Alexandra, Mme Babowskine eût fait de Moskow une succursale de l'enfer; elle eût suffi à la peupler de damnés. Heureusement le ciel lui avait refusé un appoint indispensable à l'emploi auquel son tempérament la prédestinait, celui des agréments extérieurs. Petite, maigre, anguleuse, portant sur des épaules étriquées une tête énorme, laquelle exhibait un visage d'un type mongol parfaitement réussi, elle ne trouvait guère, quelle que fût sa bonne volonté, d'autre victime que le mari que la loi condamnait à ce triste rôle; elle s'en dédommageait en le faisant enrager pour dix. Légère, frivole, évaporée, folle de plaisirs, elle n'avait point été aussi irritée qu'elle le prétendait des distractions que le marchand de soieries allait chercher au dehors, mais elle avait accueilli avec un véritable enthousiasme cet excellent prétexte de s'affranchir de toute contrainte. Tandis que M. Babowskine s'égayait gastronomiquement avec les enfants des ténèbres, sa moitié se vengeait en figurant dans tous les bals, dans toutes les fêtes, dans tous les spectacles de Moskow.

Il y avait en ce moment au théâtre français de cette ville une actrice qui faisait fureur, et Mme Babowskine, qui ne manquait pas une seule de ses représentations, vint un jour offrir à Alexandra une place dans sa loge.

G. DE CHERVILLE.

## HISTOIRE DE LA COLONNE

### *Premier article.*

Nombre d'écrits ont été publiés sur ce sujet. Mais ils sont très-peu et très-mal connus de notre génération. A tel point que, sans les fantaisies iconoclastiques de la Commune, combien d'entre nous ne reculeraient pas encore devant cette affirmation:--«La colonne Vendôme est toute de bronze massif!»

L'heure présente donne à ce monument un regain d'actualité. Le dernier peut-être. Profitons-en. Non pour ressasser, en bloc, tous les renseignements acquis. Mais pour choisir et remettre en lumière les plus intéressants et les plus pittoresques. Un peu de technologie, beaucoup d'histoire anecdotique. Voilà notre plan.

### I.--LES PRÉLIMINAIRES.

Le tribun Curée, et, après lui, le conseiller d'État Portalis s'étaient écriés: «La France a besoin d'un prince pour n'avoir pas un maître!» Ce cri pouvait passer pour l'expression, un peu bien entortillée, des vœux du pays. Ainsi l'avaient déclaré les Chambres. Un mois plus tard, la République était morte et l'Empire était né. C'était le 18 mai 1804, un vendredi.

L'adhésion de la France à la nouvelle forme gouvernementale était réputée unanime. Comment ne pas perpétuer, à travers les âges, le souvenir de ce triomphe? Napoléon décide l'érection, sur la place Vendôme, d'un monument commémoratif dit «colonne départementale.» Les travaux commencent. On pose la première pierre. Mais les événements se sont précipités. Une nouvelle guerre s'engage. Le 25 septembre 1805, un premier corps d'armée passe le Rhin à Mayence. Trois mois après, Alexandre 1er et François II signaient le traité de Presbourg. C'était fini.

Or, de toute la campagne, le baron Denon, membre de l'Institut, directeur général des musées et de la monnaie des médailles, n'avait pas quitté l'empereur. A peine les dernières fumées d'Austerlitz se sont-elles évanouies, qu'il suggère au vainqueur, dans Schœnbrunn, la pensée de remplacer la «*colonne départementale*,» en cours d'exécution, par une autre colonne, dédiée à la Grande-Armée. Ce sera comme un gigantesque point d'admiration au bout de la merveilleuse période militaire que l'empereur vient d'écrire à la pointe de l'épée!

On prendra pour type la colonne Trajane. Les circonstances dans lesquelles celle-ci fut édifée ne présentent-elles pas, avec les causes et les résultats de la guerre qu'on vient d'achever, d'éclatantes analogies? Que disent, en effet, les annalistes? Écoutons-les:

«Après avoir, une première fois, défait les Daces (1), Trajan venait, par un traité trop généreux, de leur accorder une paix inattendue. Cependant, au mépris des conventions, Décébale, le roi vaincu, recommence à fabriquer des armes, à construire des forteresses, à fomenter des ligue. Il va même jusqu'à s'emparer d'une province alliée des Romains. Trajan se remet en campagne et, de nouveau, ses aigles victorieuses pénètrent au cœur de la Dacie.--A son retour, le Sénat lui vote, au nom du peuple, une colonne commémorative de tant de gloire.»

**Note 1:** Les Daces habitaient la contrée connue aujourd'hui sous le nom de Hongrie.

Franchement, il faudrait avoir l'œil bien peu courtisanesque pour n'apercevoir pas, entre les deux expéditions, l'une romaine, l'autre française, de nombreux points de similitude. Mêmes étant les causes, même doit être l'effet.--Il est vrai que, pour Trajan, c'est au Sénat qu'appartient l'initiative de l'hommage; il est encore vrai que cet hommage s'adressait non pas seulement à l'empereur qui venait de battre l'ennemi, mais aussi--s'il faut en croire l'inscription du monument--à l'empereur qui venait d'aplanir de 144 pieds les collines hérissant les abords du Forum...

Mais pourquoi chicaner?

L'idée du célèbre académicien séduit l'illustre capitaine, et la colonne est décrétée.

Elle sera de pierre, revêtue de bronze.

Les canons rapportés d'Ulm et des arsenaux de Vienne feront, seuls, les frais du revêtement.

Et la campagne de 1805 tournoiera, sur l'airain autrichien et russe, comme sur les trente-quatre blocs de marbre de la colonne Trajane tournoie la campagne de 106!

## II.--L'exécution.

La haute direction des travaux est confiée, naturellement, à l'inventeur de l'idée. M. Denon s'adjoint, comme second, un architecte, M. Gondoin, qui reste chargé des études préparatoires et de l'exécution de la colonne.

Tout de suite M. Gondoin se met à l'œuvre. M. Gondoin élabore projets sur projets. M. Gondoin peine et se travaille. Mais M. Gondoin n'arrive pas à satisfaire l'Institut, auquel ses plans n'inspirent qu'une confiance médiocre. On les trouve d'une possibilité douteuse d'exécution. Bref, le problème inquiète les plus osés. Le résoudre du premier coup? C'est chose déclarée bientôt impossible. Si l'on procédait par tâtonnements? Et l'on convient d'exécuter, dans un endroit quelconque, une colonne provisoire. Ainsi pourra-t-on, sur place, essayer les modèles destinés au moulage des bronzes. Quel surcroît de dépense! objectera-t-on. Il n'importe. Et quelle perte de temps! Ceci est plus grave. L'empereur est pressé. Le baron Denon, que cette dernière considération émeut singulièrement, s'ingénie, cherche et trouve... M. Lepère, un architecte qu'il avait à ses côtés en Égypte.

M. Lepère examine tous les projets proposés, écoute toutes les combinaisons: rien ne lui semble pratique. Tout en critiquant, il conçoit d'autres moyens d'exécution moins fantaisistes, demande à réfléchir, et, quelque temps après, apporte des plans et des mémoires improvisés--tous calculs à l'appui.--Pas un détail n'est négligé. Pas une précaution omise. L'Institut, stupéfait, les accepte à l'unanimité, sans discussion.

Et M. Gondoin de s'écrier, en serrant la main de son habile confrère:--«Votre travail, mon ami, me paraît parfait. Il est étonnant qu'en aussi peu de temps vous ayez pu le concevoir, en faire les calculs, en exécuter les plans. Je ne vois rien à y ajouter. Vous serez chargé de tout. Je m'en rapporte à vous.»

Est-ce à dire que M. Gondoin se démettait de ses fonctions en faveur d'un plus digne? Pas le moins du monde. M. Denon s'était adjoint M. Gondoin. M. Gondoin s'adjoignait M. Lepère, et voilà tout!

\*  
\*\*



**TYPES ET PHYSIONOMIES D'IRLANDE.--Halte de paysans Irlandais au retour d'une fête.**



**LE ROITELET.--Composition et dessin de Karl Dormer.**

Autour de ces trois noms se groupent toute une armée de collaborateurs. Disons les principaux:

Bergeret (Pierre-Nolasque), peintre d'histoire, paysages, genre et portraits, élève de Vincent et David. Son premier tableau d'exposition: *Les honneurs rendus à Raphaël après sa mort*, venait d'obtenir, au Salon de 1806, un immense succès, consacré par l'acquisition qu'en fit l'empereur. C'est à Bergeret qu'est confié le soin de composer l'immense page d'histoire qui doit s'enrouler au fût de la colonne.

Pour traduire ces dessins en bas-reliefs, sont successivement désignés:--Bartolini, Beauvallet, Boisshot, Boquet, Bosio, Bouillet, Bridan, Calamar, Cardelli, Mlle Charpentier, Clodion, Corbet, Delaistre, Deseine, Dumont, Dupasquier, Fortin, Foucou, Francin, Gaule, Gérard, Gois fils, Losta, Lucas, Montoni, Petitot, Picard, Renaud, Rutxiel, Stoff et Taunai.

Sur les dessins de l'architecte Mazois, Gérard sculptera les *Renommées* qui doivent soutenir, au-dessus de la porte, l'inscription dédicatoire;--les bas-reliefs des trois autres côtés du piédestal seront exécutés, d'après les croquis de Zix, par Beauvallet et Renaud.

À Canlers incombent les quatre aigles des angles, et à Gelé tous les ornements d'architecture.

Enfin, quand nous aurons cité l'inspecteur des travaux, Fouilloux, et les divers entrepreneurs, savoir: Plateau, pour la maçonnerie; Lacase, pour la charpente; Launay, pour la fonte et Rémond, pour la ciselure,--nous aurons à peu près épuisé la liste des coopérateurs de M. Denon.

Un nom toutefois manque à notre nomenclature, celui de Chaudet. C'est à lui que la statue qui doit «couronner l'édifice» est commandée. Nous y reviendrons plus tard.

\*  
\*\*

Voilà donc la besogne distribuée. Dès lors l'activité dévorante de l'homme à qui l'on voue cette apothéose semble s'emparer de ceux qui la lui préparent. L'échafaudage--un chef-d'œuvre de force et de légèreté--surgit du sol. A partir de ce moment, tous les travaux marchent se front. Au fur et à mesure que s'élève le massif de pierres, dessinateurs, sculpteurs, fondeurs et ciseleurs imposent au bronze les formes requises. La grande préoccupation est d'aller vite. Tous les obstacles sont tournés. C'est ainsi qu'on renonce au moulage des plaques de bronze en cire perdue, procédé usuel, mais d'une lenteur désespérante. On y supplée par un moyen nouveau, fort ingénieux d'ailleurs:--les modèles de plâtre subiront une cuisson; et, grâce à ce recuit rouge, rien de plus facile que de les dégager sans altérer les moules.

Les calculs de Lepère sont, au reste, d'une précision tellement rigoureuse, tout a été si bien prévu, qu'aucun incident matériel n'entrave l'exécution.

Les opérations de la fonte, notamment, s'exécutent dans les vastes ateliers construits exprès par Launay, et à ses frais, à «la foire Saint-Laurent,» sans hésitation, sans tâtonnement, en pleine sécurité.

Les dimensions de chacune des 378 pièces de bronze qui doivent être coulées ont été données au fondeur sur autant de châssis, d'après les différents contours de la colonne; la diminution progressive du fût et la forme des bas-reliefs en hélice...»

Tout irait donc pour le mieux n'étaient certains conflits de personnalités, inévitables quand tant d'amours-propres se trouvent en présence.

\*  
\*\*

En tête des artistes qui se sont vus aux prises avec le plus de tracasseries pendant ce travail, il faut placer Bergeret.

Laissons-le raconter--*lui-même*--quelques-unes de ses tribulations:

Je vous l'ai déjà dit, mon cher ami, j'avais prévu que j'éprouverais de la part des sculpteurs des désagréments inévitables. Pour vous en donner une idée, je citerai ce qui arriva à M. D..., ancien membre de l'Académie royale. Cet artiste, qui avait eu de la réputation dans son temps, et qui ne manquait pas de talent comme praticien, mais dans le goût de sculpture du Bernin, fut à la mode dans sa jeunesse. Chargé, comme presque tous les sculpteurs, de faire six panneaux de bas-reliefs de la colonne, mettant de côté mes dessins, qui devaient lui servir de modèles, il composa de son cru les sujets indiqués, et cela dans le style que je viens de désigner... Quand il eut fini, ou cru avoir fini, il invita M. Denon, M. Lepère l'architecte, M. Chaudet, sculpteur, à venir voir son ouvrage. Quant à moi, il ne me fit pas cet honneur. Quand ces messieurs revinrent de chez M. D..., ils étaient consternés; il fut enfin décidé que l'on payerait les bas-reliefs et qu'ils seraient brisés, étant trop disparates, quant au style, avec les autres, pour pouvoir y faire suite. Ils furent donc détruits et jetés aux moellons, etc.

Mais ce n'est pas seulement avec les vanités furibondes de ses confrères en art, qu'il avait à compter. Oyez plutôt:

... Les dessins mis à exécution dans ce beau et grand monument portent huit cent quarante-cinq pieds (274m 49) de développement; j'en fis près de mille (324m 84) dans l'espace de quatorze mois. Ce surcroît de travail fut occasionné par des changements qu'il fallait faire, tantôt à la demande d'un prince, tantôt à la demande d'un général, d'un colonel, etc., etc., ce qui devenait très-fatigant et nous faisait perdre un temps assez considérable.

Après une scène fort vive que j'eus à ce sujet avec le général Lannes, qui voulait être sur le premier plan du bas-relief, quoique rien dans le programme ne l'indiquât, il me vint en pensée de faire arrêter les compositions qui devaient être exécutées, par l'empereur. Je communiquai mon projet à M. Denon, qui

l'adopta et qui effectivement porta un jour à Napoléon une quantité considérable de ces dessins, sur lesquels il fit apposer *la Griffe du Lion*; ce qui mit fin à des sollicitations qu'il devenait quelquefois fort difficile d'éluder.

\*  
\*\*

A ces causes de retard, il faut ajouter les «petites raisons» d'État surgissant de temps à autre. Un de ces incidents mérite d'être relevé.

Si les bas-reliefs du fût devaient être des tableaux d'histoire, disant la campagne de 1805 presque jour par jour, ceux du piédestal devaient être, pour ainsi parler, des natures-mortes militaires: armes, uniformes, ustensiles, etc., etc., des armées étrangères: trophées marqués aux chiffres connus «F. Il et A. I» des deux empereurs vaincus. Pourquoi, la colonne achevée, n'a-t-on trouvé, sur ces bas-reliefs, que la première de ces deux initiales?--C'est Launay, le fondeur, qui va nous l'apprendre:

«Napoléon, recherchant l'alliance de la Russie, donna par politique l'ordre d'effacer des bas-reliefs tout ce qui pouvait rappeler les triomphes de l'armée française sur les Russes réunis aux Autrichiens. Nous trouvâmes que cet ordre pourrait par la suite diminuer la gloire de l'armée, car les antiquaires à venir ne voyant sur la colonne que les dépouilles enlevées à l'Autriche, en concluraient qu'elle seule a été vaincue. Nous prîmes la résolution de consigner ce fait Et afin d'en établir une preuve incontestable, nous conservâmes, au-dedans des grands bas-reliefs de la colonne, les marques du triomphe des Français sur les armées russes et autrichiennes réunies. Preuve que l'on pourra lire au revers des bas-reliefs--où les chiffres de ces deux puissances se trouvent accolés, comme ils l'étaient sur les bas-reliefs avant l'ordre qui nous fut transmis--lorsque la faux du temps, qui n'épargne rien, aura réduit en ruines un monument qui doit, par sa solidité et la nature de sa construction, traverser une suite de siècles pour ainsi dire innombrables...»

L'empereur, qui venait de divorcer, projetait alors en effet son mariage avec la grande-duchesse de Russie. D'où ses ménagements à l'endroit d'Alexandre. Mais le projet n'eût pas de suite. Et, chose curieuse! c'est précisément la fille de celui dont la défaite demeurerait soulignée, seule, au bronze des bas-reliefs, qu'il devait épouser--près de cinq mois même avant l'inauguration de la colonne!

JULES DEMENTHE.

(A suivre.)

## LES THÉÂTRES

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL.--*Le Baptême du petit Oscar*, par MM. Eugène Grangé et Victor Bernard.

Sur le vu de l'affiche, les naïfs se disaient: «Ce sera quelque drôlerie prenant sa source dans le *Baptême du petit ébéniste*.» Eh bien, non, rien de semblable.--La chose n'en est pas pour cela plus originale, croyez-le bien. Il s'agit d'une rengaine tirée du *Chapeau de paille d'Italie*, cette odyssée burlesque qui est toujours jeune après vingt-cinq ans de reprise. Seulement il y a ici une inversion d'une allure assez amusante. Ce qu'on perd, ce qu'on cherche, ce qu'on demande à tous les échos de la grande ville, ce qu'on ne trouve et ce qu'on finit pourtant par trouver, ce n'est plus un chapeau de paille, non, c'est un enfant au maillot, c'est le petit Oscar lui-même. Le poupon a été égaré dès son premier jour, ni plus ni moins que Coëlina, l'enfant du mystère, dans le roman fameux de Ducray-Duminil. Ajoutez toutefois que c'est d'une façon infiniment moins sinistre.

Le patron du vieux vaudeville de 1847 étant donné, vous voyez se dérouler d'ici vingt ou trente scènes bizarres qui peuvent prêter au comique d'un pareil sujet. En cherchant le petit Oscar, les personnages de la pièce pénètrent un peu partout. C'est un moyen de faire plus d'une étude de mœurs dans le Paris actuel. Voilà comment le thème le plus burlesque peut mener de bons et joyeux esprits jusque dans les petits sentiers de la comédie. Les auteurs ont trouvé là deux ou trois jolis mouvements et des mots propres à faire pouffer de rire.

Il n'y a rien de plus à demander au théâtre pendant les chaleurs caniculaires que nous traversons.



A l'orchestre, quelques rieurs un peu plus sévères que les autres s'amusaient à saluer tout haut des moyens, ou, comme on dit en argot de théâtre, des *ficelles* de l'ancien temps.--Par exemple, il arrive qu'avant d'être baptisé, le petit Oscar a trois parrains au lieu d'un. Le père, la mère et la grand'mère ont choisi chacun celui qui leur convenait le mieux. Ce conflit de parrains ne manque pas d'amener une confusion un peu renouvelée des quiproquos de l'*Ours et le Pacha*. Autre chose. Chacun des trois parrains tire à son tour de sa poche le cadeau traditionnel à faire au filleul, c'est-à-dire une demi-douzaine de petites cuillères! Savez-vous ce que c'est que ça? Une réminiscence de Frétilton, une grivoiserie que Mlle Déjazet jouait à ce même petit théâtre au temps jadis. Là, il y avait, entre grisettes et commis de magasin, un dîner sur l'herbe, et chacun des convives, en s'approchant de la pelouse, exhibait de sa poche un fromage de Neufchâtel. Trois fromages de Neufchâtel, comme trois demi-douzaines de petites cuillères, ce sont de ces répétitions qui égaient toujours.

Pour tout dire sur le *Baptême du petit Oscar*, s'il n'est pas absolument neuf, il est très-récréatif; il peut marcher fort bien de pair avec *Célimare le bien-aimé*, ce qui n'est pas un éloge déjà si mince. On va le voir avec plaisir et l'on y revient très-volontiers.

Il faut ajouter, pour être tout à fait juste, que cette pochade est jouée avec une grande verve et beaucoup de rondeur par les excellents comiques de l'endroit.

--Nommons surtout Hyacinthe, Lhéritier et Priston.

--On a fait fête à la jolie Mlle Georgette Ollivier.

PHILIBERT AUDEBRAND.

## BIGARRURES ANECDOTIQUES

### L'ESPRIT DE PARTI

(Suite)

A côté des *Cancans* et, dans le même esprit, le *Brid'oison*, adversaire naturel du *Figaro*, attaquait le pouvoir avec une énergie croissante à chaque numéro. On reste véritablement stupéfait de ces témérités de plume, quand on les compare avec les timides audaces de l'opposition actuelle. Et, de fait, si, dans une feuille quelconque, l'un de nous publiait aujourd'hui comme siennes, après les avoir rajeunies par un changement d'initiales, quelques-unes des épigrammes--parfois terribles--qui vont suivre, qu'en résulterait-il?

Une forte amende pour l'imprimeur;

Quelques mois de prison pour le journaliste;

Et, pour le journal, la suppression!

Dites-nous maintenant ce que la liberté de la presse--pour laquelle on a tant combattu--a gagné de terrain depuis quarante ans?

BRID'OISON--1832.

Au dernier jeu de la cour, les ministres ont joué, savoir:  
de la guerre--à l'impériale;  
de l'instruction publique--à l'oie;  
de la justice--à pair ou non;  
Le ministre de l'intérieur--à la mouche;  
de la manne--à la drogue;  
des finances--aux dames, avec sa nièce;  
du commerce--au boston; il a étalé grande  
misère sur la table.

Le ministre des affaires étrangères a refusé de jouer à la bataille. Mme la baronne de F.... a continué de jouer à l'ombre.--Le peuple, en dehors, jouait à la patience.

Un député du centre disait hier au soir: nous venons enfin de *vautrer* la liste civile.

On va donner des bals pour les pauvres. La moitié de la France y sera invitée.

*Figaro* accuse que les arts étaient exilés des Tuileries sous la Restauration.--Voilà que Figaro se fait Bazile, il calomnie.

On vient d'envoyer de la graine de Persil en province; il pousse déjà des réquisitoires.

Hier au soir, le conseil a fini à minuit. Il ferait bien mieux d'aller se coucher.

Le *Moniteur* enlève du front de Louis-Philippe la couronne de lauriers qui orne les pièces de cent sous pour la remplacer par une couronne de chêne. C'est sanglant.

Sous un riflard, une poule mouillée peut devenir un coq imparfait.

On parle de sévir contre la misère comme agent secret de toutes les émeutes. Ils feraient bien mieux de l'arrêter.

On assure que les républicains avaient l'intention de faire maison nette des Tuileries.

Le gouvernement à bon marché n'est pas cher à la France.

La Chambre en est venue au point de ne plus distinguer sa gauche d'avec sa droite.

Les cabinets étrangers font leurs orges, le cabinet français fait ses foins et le peuple est sur la paille.

On offre une récompense honnête à qui pourra deviner la politique du juste milieu.

Il y a des gens qui sont nés coiffés; témoins les gens à *toupet*: ce sont les favoris de la fortune.

La gauche ne dit mot, la droite n'en pense pas plus, et le centre digère; voilà un drôle de Corps législatif; tous ses membres sont perclus.

Peuple souverain:

Je, suis tout et je ne suis rien;  
Je fais le mal, je fais le bien;  
J'obéis toujours quand j'ordonne;  
Je reçois moins que je ne donne;  
En mon nom l'on me fait la toi  
Et quand je frappe c'est sur moi.

La Bourse était *pleine* samedi de bruits alarmants sur l'état de santé du président; mais d'*intérêt* sur la santé de l'État, la Bourse était vide! Infâme *agio*!

M. Thiers est un *état*, à lui tout seul; il n'est cependant que *Tiers-état* de profession...

On parle d'un ministère *extrême-gauche*. Déjà bien assez gauche pourtant est celui que nous avons.

Les insensés! Quand le pouvoir traînait dans le ruisseau, ils n'ont pas su le ramasser, et maintenant qu'il est à 400,000 hommes au-dessus d'eux, ils espèrent y atteindre!

L'état de siège n'est pas un état civil.

La convention mettait *hors la loi*; le juste milieu met *en état de siège*. Bonnet blanc; blanc bonnet.

Le *plus saint des devoirs*, l'insurrection, qui conduisait naguères aux honneurs, aux dignités, conduit maintenant au martyre ou à Bicêtre. Quel désastre!

JULES ROHAUT.

(*A suivre.*)

## LE MARCHAND DE COCO

Un type bien connu.

Pour exercer ce petit métier de la rue et de la saison chaude, pas n'est besoin d'être millionnaire.

L'outillage est peu de chose. Si pauvre qu'on soit, on peut donc manifester le désir et l'espoir de le posséder quelque jour, sans courir le risque d'être traité de visionnaire.

Que faut-il au marchand de coco?

Une fontaine uniformément agrémentée, qu'il porte sur son dos à l'aide de bretelles. Deux robinets y sont adaptés à l'arrière, et, passant le long des flancs du marchand, viennent à portée de sa main courber docilement leurs cous de cygne. Sous la fontaine est placé un bâton destiné à en supporter le poids lorsque le marchand s'arrête. Puis ce sont quatre timbales en métal accrochées sur sa poitrine. Ajoutons une petite sonnette qu'il fait tinter du doigt, tout en allant, pour appeler la pratique, et c'est tout. Car pour la marchandise, est-ce la peine d'en parler?



**LE MARCHAND DE COCO**

On sait ce qu'est cette boisson plus ou moins rafraîchissante, d'un usage vulgaire dans toutes les grandes villes et qu'on

nomme coco. Elle n'a rien de commun, bien entendu, avec l'eau claire, odorante et fort agréable au goût que renferme avant sa maturité le fruit du cocotier. Non, c'est purement et simplement une infusion froide de racine de réglisse, qui n'a pas toujours été récoltée dans la Catalogne. Pour quelques sous on peut, comme on voit, en fabriquer des tonneaux.

Ainsi outillé, le marchand de coco entre en campagne.

Il est de toutes les fêtes de la rue, et partout où il y a foule, il y va. Y a-t-il course ou revue à Longchamps? vous êtes sûr de l'y rencontrer. Vous le trouvez aux abords de toutes les promenades, aux portes de tous les théâtres.

Écoutez... Din! din! din! C'est bien lui, et le voilà. «A la fraîche! qui veut boire? A la fraîche!» Ainsi crie-t-il en se promenant. Accourez donc, vous dont la soif est grande et la bourse petite. Le marchand est avenant et le verre profond, et vous en serez quitte pour la simple bagatelle d'un sou. Même il fut un temps où pour cette somme vous auriez pu récidiver. Aujourd'hui les temps sont durs.

Le marchand de coco n'a aucune prétention à l'élégance, et il a généralement passé l'âge des amours.

Je ne prétends pas pour cela qu'il n'aime plus rien. Le plus souvent son nez protesterait. EN effet, il a volontiers à la bouche le proverbe: «A petit manger bien boire;» mais pas de l'eau. Qu'il y ait dans cette eau de la racine de réglisse ou du citron, il n'importe. C'est dire qu'il ne tourne que rarement à son intention le robinet de sa fontaine. Aussi, lorsqu'ils se rencontrent, comme autrefois les augures, deux marchands de coco ne peuvent-ils se regarder sans rire.

C. P.

## **BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE**

Les *Nouveaux enchantements*, de Mme P. de Saman (1 vol. in-18, chez Michel Lévy).--Il y a quelques mois, Mme de Saman publiait un volume qui fit du bruit,

beaucoup de bruit, trop de bruit au gré de quelques-uns. Cela s'appelait les *Enchantements de Prudence* et l'on y apprenait une foule de particularités curieuses sur certains hommes, illustres ou non, de la Restauration et de la monarchie de Juillet. L'auteur, qui était une femme, racontait sans sourciller ses aventures avec M. Libri et avec sir Édouard Bulwer-Lysson, et elle nous mettait au courant des petits repas folâtres qu'elle faisait, dans un cabaret des environs du Jardin des Plantes, avec Chateaubriand, qu'on nous montrait chantant du Béranger au dessert. Ce livre étrange était du moins piquant. Il souleva de vives polémiques. Le fils de l'auteur, M. Marcus Allart, s'en mêla, et les *Enchantements de Prudence* obtinrent, en somme, un vrai succès de scandale.

Mme de Saman en profite aujourd'hui pour lancer un second volume, les *Nouveaux enchantements*. Mais ceux qui y chercheront des révélations et des souvenirs sur les contemporains seront parfaitement déçus. Ce livre ne ressemble malheureusement pas au premier; il n'est même qu'une spéculation de l'auteur qui a pris texte du bruit fait autour des premiers *Enchantements* pour livrer au public de vieux articles sur Pitt, Burke, Diogène, la Chine, l'Inde, etc., et même des pensées détachées et des *Nouvelles* comme l'*Indienne* et *Jérôme ou le jeune prélat*. Il y a des qualités de style, une science étonnante chez une femme, des pages agréables dans ce livre, mais l'ensemble est confus et d'une lecture fatigante.

Ces *Nouveaux enchantements* n'enchanteront que peu de gens et en désenchanteront un assez grand nombre. Le premier livre était léger, débraillé, bizarre, soit, mais il était curieux; celui-ci est ennuyeux. C'est le défaut le plus grave qu'on puisse reprocher à un ouvrage qui porte ce titre: *Enchantements*.

## RÉBUS

### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

Ignorance et routine, voilà nos ennemis les plus à redouter.



\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 1590, 16 AOÛT 1873  
\*\*\*

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE  
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at [www.gutenberg.org/license](http://www.gutenberg.org/license).

**Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works**

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER

THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

## **Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™**

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™'s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

## **Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at [www.gutenberg.org/contact](http://www.gutenberg.org/contact)

## **Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these

requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate)

## **Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works**

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.